

La joute de traduction, un espace de partage

CORINNA GEPNER

“Les joutes ont pris au fil des années une importance accrue et ont peu à peu déployé une profondeur de sens que nous ne recherchions pas explicitement.

La confrontation de deux traductions d'un même texte inédit, la discussion publique sur les choix opérés par les traducteurs, tout ce dispositif pensé pour mettre en lumière la subjectivité fondamentale du traducteur et sa qualité d'auteur, étaient en quelque sorte une illustration pratique de la politique de l'ATLF pour faire reconnaître cette qualité.” Dans sa langue claire et précise, Corinna Gepner évoque la genèse et l'éclosion de ce format culturel emblématique de notre association.

Cela fait maintenant près de dix ans que l'ATLF organise des joutes de traduction à l'occasion de festivals et de salons du livre. Les premières ont eu lieu au festival America, en 2014, et pour l'occasion deux équipes avaient accepté de relever le défi : Nicolas Richard et Charles Recoursé, sur un texte de Tom Drury ; Anne Rabinovitch et Isabelle Perrin, sur un texte d'Adelle Waldman. La modération était effectuée respectivement par Emmanuèle Sandron et Cécile Deniard. C'était Cécile, précisément, qui nous avait soufflé l'idée, pensant que cette pratique, alors en usage chez nos collègues italiens, nous permettrait de faire comprendre « en actes » en quoi le traducteur était un auteur.

Si le principe nous avait d'emblée enthousiasmés, nous redoutions tout de même qu'on se méprenne sur la nature de l'exercice. Autrement dit, qu'on voie dans la « joute » un affrontement entre deux traducteurs arrivant chacun avec sa version du texte qu'il s'agirait de départager afin de désigner un vainqueur. Tout le contraire de ce que nous souhaitions mettre en lumière ! Intéressant tout de même, soit dit en passant, que nous parlions de « joutes » et autres « traduels » (terme utilisé par la SFT) pour désigner cet exercice à vocation résolument pacifique... Par chance, les participants, souvent sincèrement admiratifs des trouvailles de leurs collègues, qu'ils découvraient en direct, nous ont aidés à faire comprendre au public l'esprit dans lequel nous voulions travailler.

Les joutes ont tout de suite trouvé leur public. Lors de l'édition 2014 du festival America, nous avons « joué à guichets fermés » – ce qui a été une surprise. Et, depuis lors, le succès ne s'est pas démenti. Manifestement, cette occasion d'approcher la « cuisine » des traducteurs passionne les lecteurs, avides de mieux comprendre la nature de leur travail et peut-être aussi d'appréhender plus clairement ce qu'ils ont entre les mains quand ils achètent un livre traduit.

Une des contraintes que nous nous étions fixées était de permettre au public sinon de participer, du moins de suivre facilement la discussion. Cela impliquait de travailler sur un texte originellement écrit dans une langue connue du plus grand nombre, autrement dit l'anglais. C'est donc ainsi que nous avons commencé. Le public ne se sentait pas en terrain totalement inconnu. De ce fait, les interventions étaient nombreuses, ce qui constituait à la fois un avantage et une limite – certains ayant parfois tendance à s'ériger en juges des traductions proposées. Il nous a fallu un certain temps avant d'oser sauter le pas et de proposer des joutes dans d'autres langues, dont certaines presque

assurément inconnues de l'assistance : italien, espagnol, catalan, portugais du Brésil, roumain, islandais... Le fait d'être totalement ignorant de la langue de départ obligeait à se concentrer sur les deux traductions et à interroger plus en profondeur les choix opérés et le fonctionnement des langues.

Si l'exercice était passionnant sur le plan linguistique et littéraire, il a aussi largement contribué à mettre en lumière la subjectivité du traducteur. Je me souviens d'une joute particulièrement émouvante, qui avait été organisée dans le cadre du festival Quais du polar à Lyon. La discussion avait amené les traductrices concernées à expliquer dans quel imaginaire personnel elles avaient puisé pour travailler. Le public avait été très sensible à leur démarche, qui éveillait visiblement un écho chez certains des présents. La personnalité du traducteur telle qu'elle se manifestait dans son travail donnait soudain à cette entreprise complexe qu'est le passage d'un texte d'une langue dans une autre une densité humaine jusque-là sans doute insoupçonnée. Et ce qui était troublant, c'était les liens multiples qui s'esquissaient entre l'écrivain d'origine, son traducteur et ses lecteurs. Une sorte de rencontre dans laquelle l'« intermédiaire » entraînait lui aussi en résonance avec le lecteur.

Et l'auteur premier ? Sa présence lors de la joute, lorsqu'elle était possible, a toujours enrichi la discussion. Pour une raison évidente, déjà : il pouvait clarifier les points sur lesquels les traducteurs avaient buté, répondre à leurs questions, bref expliquer ce qu'il avait « voulu dire ». Mais bien sûr, cela n'apportait pas un point final au questionnement. L'essentiel se jouait peut-être ailleurs, dans l'interrogation, justement, dans la nature parfois floue, indécise, de la langue, à laquelle l'écrivain se trouvait confronté d'une autre manière par le biais du traducteur. J'ai gardé en mémoire une joute, à Rochefort, qui avait manifestement été une expérience choc pour l'auteur, comme si soudain l'évidence de son œuvre, dans son existence même, venait d'être remise en question.

Il me semble que les joutes, qui ont pris au fil des années une importance accrue, ont peu à peu déployé une profondeur de sens que nous ne recherchions pas explicitement. Le dispositif (confrontation de deux traductions d'un même texte inédit, discussion publique sur les choix opérés par les traducteurs), pensé pour mettre en lumière la subjectivité fondamentale du traducteur, sa qualité d'auteur, était en quelque sorte une illustration pratique de la politique de l'ATLF pour faire reconnaître cette qualité. Une illustration qui se voulait ludique, et sans réplique ! Nous avons eu la chance de pouvoir

compter sur des collègues qui ont joué le jeu avec l'intelligence, la sensibilité et l'humour requis. Ce n'était pas facile.

Si le succès a été et continue d'être au rendez-vous, c'est qu'au-delà de sa dimension ludique et pédagogique, la joute doit toucher un point sensible chez le lecteur. Le faire entrer, peut-être, dans cette dimension incertaine du rapport à l'autre où l'on n'est jamais sûr de comprendre, où l'on croit comprendre, à tort ou à raison, où le sens des mots, des phrases, prête à confusion, où l'on n'est jamais sûr non plus de se faire entendre. Où ce que l'on croit relever de l'évidence n'existe pas sous les mêmes espèces par-delà la colline voisine. Autrement dit, le faire entrer dans un espace de doute radical tout en lui montrant ce que celui-ci produit de créativité et d'intelligence. Lui faire toucher du doigt la valeur de l'à-peu-près, de l'approchant – et lui laisser entendre qu'à cet égard le traducteur et l'auteur premier se meuvent sur le même terrain.

Et pour nous, traducteurs, c'est une occasion assez unique de confronter notre vision d'un texte avec celle d'un collègue. Et s'il y a des ressemblances (il arrive que nous « pensions » de même, ce qui n'est pas si étonnant), les différences sont nombreuses et significatives, non seulement dans la façon dont nous comprenons le texte, mais aussi dans notre manière de le « métaboliser », de l'habiter, de le faire respirer.

Cécile Deniard ne pouvait savoir sur quels chemins elle nous engageait en nous suggérant de nous inspirer de nos collègues italiens. Quand je pense à la multiplicité de rencontres que l'association a organisées depuis, aux liens durables qui se sont noués avec des partenaires dont certains s'étaient montrés initialement dubitatifs, aux collaborations qui se sont développées avec quelques collègues, je me dis que nous avons bien fait de l'écouter. Et que l'exercice très circonscrit de la joute a su montrer de manière plus efficace que de longs discours la complexité et la richesse de notre travail, et ce en associant, dans le meilleur des cas, celui qui en est à l'origine, à savoir l'auteur premier, et ceux qui nous lisent. ♦